

Bulletin de spiritualité monastique

III. DU VIII^e AU XVI^e SIÈCLE

Autres auteurs cisterciens

20/1-01 CORRADO DI EBERBACH, *Exordium Magnum Cisterciense o Narrazione dell'inizio dell'ordine cistercense*, a cura di p. Riccardo Spreafico (*Cisterciensia* 1), Florence, Edizioni Nerbini, 2018, 351 p.

Voilà la première traduction en italien d'une œuvre cruciale pour la connaissance des origines cisterciennes. C'est presque tout ce que l'on peut dire de ce volume, à propos duquel on devrait plutôt remarquer ce qui manque, et c'est beaucoup. J'avais recensé dans *Collectanea Cisterciensia* 75 (2013/3, p. 318-319) une édition splendide de la traduction en anglais de cette même œuvre qui était précédée d'une importante introduction utile pour en connaître le contexte historique, le but et l'utilisation qui en expliquait la production, et enrichie d'un grand nombre de notes au texte, qui facilitaient la compréhension et l'appropriation des matériaux (visions, miracles, exemples de comportement, etc.), tirés du vécu de la population monastique très variée qui peuple ses pages. Voilà ce que j'écrivais dans ma recension de cette édition : « Le volume est bien plus qu'une simple traduction, qu'il faut quand même apprécier par sa fluidité et sa clarté. Cette édition jouit aussi en effet d'une splendide introduction par Paul Savage et de nombreuses notes très utiles qui renseignent minutieusement sur les personnages nommés et informent avec précision sur les emprunts tirés d'autres collections. On y trouve aussi un Glossaire de termes monastiques, une très riche Bibliographie (Sources primaires et secondaires), des index des citations bibliques, classiques, patristiques et d'auteurs du Moyen Âge, et enfin un « General Index » qui regroupe noms propres et de lieux, thèmes moraux et théologiques ».

Absolument rien de tout cela dans cette édition italienne. Tout ce qu'on peut savoir à propos de l'A. et de son œuvre se trouve condensé en quatre phrases dans la quatrième page de la couverture : pour le reste le lecteur est laissé sur sa faim. Même les nombreuses références bibliques, qui forment le tissu lexical de tous les écrits cisterciens de l'époque, n'apparaissent que très rarement, et tout à fait par hasard, semble-t-il. J'ai pu contrôler le début de III, v, où Conrad insère un sermon de saint Bernard lors de la mort de Dom Humbert, abbé d'Igny : par rapport au texte de ce sermon dans l'édition critique de Jean Leclercq, dans cette

traduction, on trouve une référence biblique sur onze dans le paragraphe 1, zéro sur dix dans le paragraphe 2, et deux sur cinq dans le paragraphe 3. Dans l'édition Griesser de 1961, que le traducteur dit avoir employée, il est dit dans une note à ce chapitre : « *De locis S. Scripturae confer editiones S. Bernardi* » (p. 156, note 4) : le traducteur n'a pas vu ou a ignoré cette note. D'ailleurs, dans l'édition de l'*Exordium* de 1997, publiée par Brepols, qu'il aurait fallu prendre comme base, on trouve 6, 8 et 5 références bibliques respectivement pour les trois paragraphes. Il est évident que le traducteur italien a négligé tout cela. Dommage !

Je me demande s'il est encore possible de diffuser un texte du XII^e siècle sans se préoccuper aucunement de le contextualiser au point de vue historique et littéraire, sans lui fournir des notes et des index convenables. En conclusion, on peut accueillir cette entreprise au plus comme un acte de bonne volonté, en soi louable, mais on ne peut manquer de se demander ensuite à qui et en quoi cela pourra être utile. La collection annonce d'autres volumes. Espérons bien qu'on y emploie, en les publiant, une approche plus sérieuse.

Domenico Pezzini, Borghetto Lodigiano (LO)

Monachisme bénédictin

20/1-02 HADEWIJCH D'ANVERS, *Les chants*, édition intégrale, traduction inédite, préface de Jacques Darras, Paris, Albin Michel, 2019, 414 p.

Figure énigmatique que celle d'Hadewijch : probablement béguine, on ignore presque tout d'elle, si ce n'est son appartenance au mouvement religieux féminin du XIII^e siècle, un siècle donc après les débuts de l'ordre cistercien dont la spiritualité a laissé des traces visibles dans son œuvre. Les éditeurs de cet ouvrage font souvent le lien avec Guillaume de Saint-Thierry mais il n'est pas simple de discerner si c'est parce que celui-ci est particulièrement bien connu du milieu néerlandophone ou s'il a eu une influence plus déterminante que d'autres Pères cisterciens dont l'écho n'est pourtant pas absent. Ce ne sont pas les seuls dont on devine les traces dans ces chants : la mémoire du cœur y est telle que l'on retrouve, digérée, le fruit d'une longue *lectio* de l'Écriture Sainte, des Pères de l'Église, notamment Augustin et Grégoire le Grand. À l'influence cistercienne s'ajoute celle probable des Victorins, leurs contemporains. Évidemment, la littérature courtoise a laissé une profonde marque dans la forme des chants – ce qu'éclairent justement les explications des éditeurs. Mais cette forme ne trompera pas : sa constante poursuite de l'Amour est l'écho retrouvé et creusé de la fiancée du Cantique qui cherche son Dieu. Si le traducteur a fait le choix de rendre l'intraduisible « *Minne* » néerlandais par « amour » dans le corps même des chants, les notes qui suivent chaque traduction reprennent le terme original, pour faire droit à ce que la traduction trahit nécessairement. Pour marquer la distance entre la *Minne* et le terme français d'« amour », un pari original a été fait : celui de le rendre par un féminin singulier. Si ce décalage surprend initialement, il permet de souligner le hiatus. Car la *Minne* chez Hadewijch, comme chez sa presque contemporaine Béatrice de Nazareth, ne désigne pas

seulement la relation de l'homme à Dieu, mais Dieu lui-même. Les éditeurs ont toutefois fait le choix de ne pas utiliser de majuscule (alors même que Désir, Délectation, Raison en comportent une lorsqu'ils sont personnifiés).

C'est bien – sous une forme poétique et probablement chantée – d'une école de l'amour qu'il s'agit, école de l'amour qui dépasse le cadre du cloître et qui rappelle combien celui-ci n'est pas qu'un sentiment, même noble, mais bien le lieu de la rencontre entre l'être humain et Dieu.

Pas de mystique glorieuse et surplombante ici. Ce que chante Hadewijch, c'est la pauvreté de la femme (et de l'homme !) face à cet amour qui sans cesse lui échappe. Derrière l'indigence de la réponse humaine, c'est la pédagogie de l'amour divin qui se devine. Pas de triomphalisme de celle qui aurait les secrets de l'intimité avec Dieu : ces chants n'ont pas été écrits pour un cercle de parfaits ; ils célèbrent les tâtonnements, les douleurs et les récompenses ; ils tiennent compte des lassitudes, des découragements, du réveil du désir. Ces chants sont emplis du vécu de leur auteure. À maints égards, ils ouvrent une piste d'interprétation et de relecture de la voie d'abandon que poursuivront Jean de la Croix ou Charles de Foucauld.

Ce livre, tant les écrits d'Hadewijch que les notes et commentaires des éditeurs, est passionnant. Son principal intérêt suscite aussi le principal regret : si on sent la profonde érudition de ceux qui mettent ce texte à notre disposition, ils ont fait le choix de ne pas pourvoir le texte d'appareil critique. Cela en fait un beau livre, qui se lit sans lourdeur (et que l'on peut même peiner à reposer), mais cela laisse aussi sur sa faim. À quand une nouvelle édition plus scientifique, bilingue cette fois ?

La traduction – dont le pari assumé est de rester proche de l'original en moyen néerlandais – se lit aisément ; elle est fluide et agréable. La possibilité d'écouter en même temps certains chants – un CD est joint au livre – permet de retrouver des sonorités, des mots. La proximité avec Hildegarde de Bingen devient aussi plus marquante.

Le premier chant ouvre le recueil sur cet appel – dont la résonance est plurielle : « Vous tous qui voulez être heureux... » Ce n'est pas la facilité qui est ensuite promise, mais la persévérance avec une force d'espérance qui ne craint pas d'affronter les moments où Dieu – l'amour – se fait silence, les moments où l'absence devient le lieu de l'expérience.

Élise-Mariette Langelier, ocsa, Échourgnac

IV. DU XVI^e SIÈCLE À NOS JOURS

Auteurs cisterciens

20/1-03 André LOUF, *Uomini di Dio. Testimoni della gioia evangelica*, prefazione di Enzo Bianchi (*Scintille* 27), Comunità di Bose, Edizioni Qiqajon, 2019, 166 p.

C'est comme une galerie d'icônes du bonheur que nous offre le père André Louf dans le texte édité par Qiqajon sous le titre « Uomini di Dio ». Avec sa sensibilité formée à l'école de la Règle et de la tradition bénédictine, le père Louf reprend l'image de Grégoire le Grand qui définit Benoît comme un « homme de Dieu ». Après avoir présenté l'icône de Benoît, le texte nous entraîne dans la visite idéale d'une galerie d'hommes de Dieu qui peuvent et doivent représenter, non seulement pour les moines mais pour tous les baptisés, la preuve vivante et certaine que l'on peut et l'on doit être disciple de l'Évangile de façon toujours égale et pourtant toujours différente.

Dans les trois premiers chapitres du livre, le visage de Benoît est présenté non seulement sous les traits du maître, mais aussi du modèle de la quête du bonheur qui peut interroger le cœur de nos contemporains. Il est ainsi rappelé avec finesse « qu'est présente dans toute la Règle la préoccupation de Benoît de créer au cœur du monastère un climat que nous pourrions dire "détendu", au sens le plus noble du terme » (p. 61). Être des moines et des chrétiens détendus sans être négligents, être des croyants sereins sans être superficiels, peut devenir un défi pour les chercheurs de Dieu en notre temps.

Pierre Damien, d'une part, et Bruno de Cologne, d'autre part, sont présentés comme icônes de la capacité de retrouver, dans la solitude, les raisons profondes de vivre une communion toujours plus large dans l'Église et pour le monde. La « modération dans l'excès » (p. 74) devient non seulement un facteur de discernement pour l'authenticité de la vie monastique, mais encore une sorte de carte intérieure qui aide à une réflexion permanente sur ce que l'on vit sans jamais se contenter de seulement le vivre. Pierre Damien, tout comme Bruno, cherche à retrouver, chacun à sa manière, cette simplicité de la vie monastique que les glorieuses structures de Cluny avaient appesantie avec, d'ailleurs, les meilleures intentions de fidélité à la Règle. C'est la même préoccupation, typiquement cistercienne, de fidélité à la Règle qui est vécue par Bernard de Clairvaux, chez qui le père Louf met en évidence l'*infirmetas* comme expérience vécue, ce qui fera de lui le docteur de la faiblesse comme lieu même de la sanctification. Il ne s'agit pas seulement de la fragilité physique et morale, mais aussi de l'échec dans la relation, au point de rappeler – peut-être avec une pointe autobiographique – que l'abbé de Clairvaux « eut le malheur de susciter la peur chez ses frères » par un idéal « un peu exagéré et irréaliste ». Et André Louf glose : « Cette crise fut pour lui salutaire pour le familiariser avec sa faiblesse et celle des autres » (p.110).

Le tour d'horizon se termine, de façon surprenante, sur une icône inattendue : le chemin de Benoît Labre dont le portrait nous fait toucher « le fond de la pauvreté que la route crée en nous : la route extérieure qui conduit où nous ne savons pas, ou bien la route intérieure de la prière qui finit par nous entraîner là où nous ne voudrions pas, où nous ne comprenons plus rien » (p. 157). Benoît Joseph Labre nous reconduit au cœur même de la vie monastique telle qu'elle fut vécue par Benoît de Nursie, de Subiaco et ensuite du Mont Cassin, qui, dans la stabilité de son propre désir, fut un pèlerin et un chercheur toujours prêt à partir... à repartir.

Le père André Louf, avec cette galerie d'icônes du bonheur semble nous faire un clin d'œil comme pour nous dire : maintenant à toi... maintenant à vous.

Michael Davide Semeraro, osb, Rhêmes Notre Dame

20/1-04 Césaire FALLETTI, *Les grandes prières à Marie, méditées verset par verset par un moine*, Paris, Salvator, 2019, 128 p.

S'il est un rayon de spiritualité dans lequel la créativité fait rarement défaut, c'est bien celui de la piété mariale, au point qu'il est parfois difficile de s'y retrouver entre une profusion d'ouvrages mièvres et quelques mines qui sont d'un apport réel. Ce petit livre entre dans la seconde catégorie. Bien qu'il soit la « digestion » de nombreux éléments de théologie mariale, il s'agit d'un ouvrage de spiritualité abordant les trois « grandes » prières que sont l'*Ave Maria*, l'*Angélus* et le *Salve Regina*. L'auteur, moine cistercien, ancien prieur de Pra'd Mill en Italie, n'hésite pas à introduire chacune en les resituant dans le contexte où elles sont apparues et en ayant recours à des éléments d'exégèse ou de linguistique.

Celui qui ne saurait pas que l'auteur est moine le devinerait sans doute aisément à un trait caractéristique de rédaction (ou que l'on aimerait pouvoir dire tel !) : ce livre est très visiblement né d'une *lectio*. Ce n'est pas d'abord une méditation sur la figure de Marie, mais une lecture lente et méditée, verset par verset, de chacune de ces trois prières au cours de laquelle émergent peu à peu de nombreuses réminiscences bibliques. Cela est particulièrement visible pour les deux premières méditations, peut-être moins pour celle sur le *Salve Regina*, qui suit davantage le fil conducteur de Marie, mère de miséricorde, pour conduire le chrétien, de la contemplation de la Trinité miséricordieuse, à l'enracinement dans cette même miséricorde dans sa propre vie.

Difficile de ne pas évoquer ici le beau passage dans lequel la dévotion mariale est liée à la communion des saints qui s'enracine elle-même dans cette Trinité miséricordieuse. De l'une à l'autre, une même lumière, un même souffle. Au demeurant, dans l'ensemble de l'ouvrage, la portée affective de la dévotion mariale est resituée dans sa dimension théologique essentielle. Ainsi un écueil est évité : faire de Marie le « 4^e angle » de la Trinité ! Car, à travers elle, c'est bien l'incarnation du Fils qui est méditée (notamment en lien avec l'*Ave Maria*). La profession de foi rédemptrice est alors mise en exergue. C'est encore le mystère de l'union entre Dieu et les hommes, donc la liberté à laquelle Dieu nous invite (en lien avec l'*Angélus*). Méditer ces prières à Marie, c'est apprendre à contempler le mystère de la Trinité, mais aussi notre place d'êtres humains, créés, devant leur Créateur.

Ni pathos ni faux lyrisme ici. À travers Marie, c'est de l'appel à un regard de compassion qui n'est pas « apitoiement stérile » qu'il s'agit. Or, ce regard n'est réellement marial que parce qu'il a été l'accueil du regard de Dieu. À travers la méditation de ces prières, le P. Césaire nous invite à un chemin vers la ressemblance de Dieu.

La simplicité du ton rend cet ouvrage très accessible à un public varié. Parce qu'il est une véritable *lectio*, il peut être aussi une bonne introduction à ceux qui découvrent cette écoute lente et profonde des textes.

Élise-Mariette Langelier, ocsa, Échourgnac

20/1-05 Augustine ROBERTS, *Configurati a Cristo. Una guida alla professione monastica (Quaderni di Valserena 8)*, Florence, Edizioni Nerbini, 2018, 447 p.

Le titre de ce volume recueille le thème principal de l'œuvre, et, sous le nom de « guide », la méthode qui en gouverne le développement. En effet, toutes les caractéristiques de la profession monastique, soit dans la version bénédictine (*stabilitas, conversatio morum, oboedientia*) soit dans la tripartition traditionnelle des « vœux » religieux (*pauvreté, chasteté, obéissance*), sont continuellement ramenées à un centre identique qui les résume : le travail de configuration au Christ. Comme il s'agit d'un « guide », le ton qui domine est plutôt pratique, ce qui implique une écriture parfois répétitive, et un style qui peut être utile dans une présentation orale, mais qui, dans un texte destiné à être lu, risque de fatiguer, surtout si le livre est utilisé comme lecture continue. En effet, on a ici la troisième édition d'un travail qui est né des instructions données par l'A. à ses novices quand il en était le maître à l'abbaye d'Azul (Argentine), un travail publié d'abord en 1978, revu et réédité en 1993, et repris enfin dans une troisième édition publiée en 2004 à la lumière de deux facteurs nouveaux qui ont suggéré une révision de certaines parties : « l'exhortation apostolique *Vita consecrata* (1996) et le double procès de postmodernisme et de sécularisation qui s'est développé dans le monde contemporain » (p. 10). C'est cette édition qui est ici traduite.

Le plan de l'œuvre comprend neuf chapitres. Le premier illustre la profession religieuse à travers les siècles (I), un résumé qui donne un bon aperçu historique qui sert à créer le contexte où situer tout ce qui va suivre. On considère ensuite les racines de la vie monastique (II), qui s'étendent entre les deux modèles : celui de la vie apostolique (imitation du Christ) et celui de la vie angélique (tension eschatologique de la vocation religieuse : p. 144). Viennent ensuite les engagements de la *conversatio morum* (III), fruit d'une *conversio* (la profession comme second baptême : p. 141) qui doit être continue. Trois chapitres (IV-VI) sont consacrés aux trois vœux classiques, que l'auteur appelle « triade franciscaine » (p. 10.34), ici entrelacés avec les promesses de la profession bénédictine qui parle de stabilité, *conversatio morum* (lue par l'auteur comme « fidélité à la vie monastique », p. 41), et obéissance (RB 58, 17).

Le résultat de cette lecture est exposé dans les sections qui ont pour titre « chasteté consacrée », « pauvreté bénédictine » (deux vertus qui sont vues comme implicites dans la *conversatio morum*) et « obéissance monastique ». La « stabilité cénobitique », typique de la profession monastique, est l'objet du chapitre VII, où on souligne bien que le moine/la moniale entre dans une « communauté concrète » faite de certaines personnes, d'un lieu précis et de coutumes particulières (voir p. 87-88). Les deux derniers chapitres traitent de

« spiritualité et profession » (VIII) et offrent une sorte de synthèse sous le titre « Au-delà de la cérémonie de la profession ». Le ton didactique de l'œuvre est bien visualisé dans les résumés placés à la fin de chaque chapitre suivis de questions que le lecteur est invité à se poser, et d'une courte bibliographie pour des approfondissements ultérieurs et personnels. L'œuvre se termine par un Appendice qui réunit quatre diagrammes qui illustrent les dynamiques de la profession monastique. Une note biographique très utile présente la figure de l'A. du livre.

Le livre pourra être utile, comme souhaité par l'A. (p. 15), aussi à des lecteurs qui vivent au-delà du cercle monastique et religieux. À part cela, on admire, dans les différents chapitres, l'attention donnée à l'histoire des formes de la vie monastique ainsi qu'au lexique, deux éléments qui varient dans les siècles, ce qui est bon pour éviter toute confusion ou simplification excessive dans un domaine complexe. Des exhortations et mises en garde (voir, entre autres, ce qu'on dit à propos de l'usage pervers et futile d'Internet...) parsèment toutes ces pages, et en font un bon manuel pour la vie spirituelle en général, ainsi que les introductions et les résumés qui ouvrent et terminent chaque chapitre. Le magistère et la tradition des Pères tiennent la place qui leur est due par le moyen de bon nombre de citations.

J'ai toutefois quelques remarques à faire. On ne comprend pas pourquoi, dans les citations des Apophtegmes, on n'indique jamais la source. On ne connaît même pas le nom du traducteur italien, tandis que les coordonnées exactes du texte choisi comme base de la traduction restent comme cachées et mises entre parenthèses dans la note biographique sur le père Roberts (p. 444). On aurait aimé avoir un index des noms des auteurs cités, comme on le fait d'habitude. Ce qui me surprend davantage c'est que, dans une section sur l'amitié entre religieux sous le titre de « chasteté et amitié » (p. 179-185), Aelred de Rievaulx est cité comme en passant à côté de Cassien, sans remarquer la grande différence entre les deux, utile pour comprendre deux attitudes sur ce thème qui sont, depuis toujours, indice de la difficulté et en même temps de la potentialité de l'expérience amicale. De plus, la citation, « *Amicizia spirituale* 134 » (p. 183), est partielle : il aurait fallu ajouter le livre « 3 », d'où le passage cité est tiré. La confusion est totale dans la note en bibliographie (p. 196), qui est erronée (en ce qui concerne éditeurs et dates) et confuse : elle devrait être réécrite comme ceci : AELREDO DI RIEVAULX, *L'amicizia spirituale* (c. Pezzini), Paoline Editoriale Libri, Milano ³2004, Id., *Lo specchio della carità*, Paoline Editoriale Libri, Milano 1999 ; Id. *L'amicizia spirituale* (c. Zuanazzi), Città Nuova, Roma 2015. Il y a quelques coquilles, par exemple à la p. 237, où on devrait lire « verginità e povertà » au lieu de « verginità e obbedienza » ; je ne comprends pas vraiment ce que signifie la phrase « santi simboli visivi » que le moine devrait utiliser pour « mettre en ordre sa sexualité » (p. 185). Une meilleure uniformité dans les citations en note aurait sans doute offert une idée plus sérieuse du soin employé dans l'édition.

Cela dit, il reste que ce livre répond bien au but que l'A. s'était proposé, selon ce qu'écrit l'auteur de la présentation biographique en affirmant que « ce livre

naît d'une expérience et a été écrit en vue d'aider l'expérience ; il a été délibérément structuré comme un guide, pas comme un texte d'étude, mais plutôt pour l'apprentissage » (p. 443-444). Et c'est dans la richesse de son contenu spirituel que réside sa meilleure contribution au monde d'aujourd'hui, puisque cela prouve les raisons de la survie du monachisme à travers les siècles et son intacte validité, qui est celle d'être « guide pour un monde égaré en offrant un lieu d'amitié, paix et prière à tous ceux qui cherchent Dieu aujourd'hui » (p. 432).

Domenico Pezzini, ptre, Borghetto Lodigiano

20/1-06 Erik VARDEN, *Quand craque la solitude. La mémoire et la vie*, Paris, Cerf, 2019.

Il est rare qu'au sortir d'un livre, on puisse dire : « Celui-ci est excellent. » Or, voici un ouvrage dont non seulement on peut le dire, mais dont il faut encourager la lecture complète. Oui, tout à fait revigorante, tonique et bonne !

L'A. n'est autre que le père abbé de Mount Saint Bernard en Angleterre. Norvégien de nationalité et ancien professeur à Cambridge, il est toujours original et enthousiasmant !

On ressort grandi de la lecture de cet ouvrage aux multiples facettes, à la foisonnante culture qui n'écrase jamais par son érudition intelligente et fine. En effet, dans un dialogue à la fois savant et humble (ce qui est le propre d'une belle érudition), l'A. fait se rejoindre les traditions bibliques et spirituelles avec les élans repérés dans la culture contemporaine, qui ont le goût des « *semen Christi* ». Le livre, composé de six chapitres, est lui-même dialogal.

On quitte cette lecture, persuadé que la solitude contemporaine n'est pas un atavisme irrémédiable. Elle appelle la mémoire, l'intelligence du souvenir : la vie en ce qu'elle a de meilleur chez l'homme. La culture sert l'objet ultime de nos désirs : être en communion les uns avec les autres. « En le lisant, on se sent vulnérable » (p. 168).

La littérature, le cinéma, la poésie et la musique, de même que la peinture, sont convoqués pour repérer le meilleur de ce qu'offre le cœur humain. Il aspire en effet à plus grand, plus beau, plus vrai..., aspirations qui guérissent les solitudes engendrées par le péché, l'hédonisme et le consumérisme ambiants, qui nous marquent (mortellement) si bien ! (p. 161).

La tradition occidentale, russe ou égyptienne, un tableau de Monnet, la ligne musicale mozartienne, comme la séquence pentecostale de la liturgie romaine, ont toujours quelque chose à dire pour nous évangéliser. Ils sont en effet touchés, en leur temps et pour tous les temps, par la Grâce d'éternité d'où naît la communion. Ils apportent l'*unctione magistra*, le don suprême de l'Esprit qui enseigne et opère en nous la création nouvelle, la recréation.

On notera, fait suffisamment rare pour être souligné, au chapitre deux de l'ouvrage, une fine analyse des propos et pratiques de l'Abbé de Rancé : « La Paix du Ciel, écrit ce dernier à la Duchesse de Guise, n'est que pour ceux qui l'auront conservée sur la terre » (p. 69).

Cet ouvrage convoque le prodige de notre mémoire vive et sensible qui malheureusement devient « courte et atrophiée ». Nous sommes les victimes des

mémoires *d'ordinateur* nourries d'immédiateté, sans égard pour le cours du temps. Victimes encore de la culture du *copier-coller*, qui ne féconde pas l'authentique vie spirituelle, propre aux hommes charnels que nous sommes. L'A. nous rappelle que « le mal est illogique » (p. 174).

« Finalement, la beauté crée la communion entre les gens, en présentant un royaume universel dans lequel la solitude individuelle disparaît, sans attenter au statut de la personne... c'est le pays de l'amour » (p. 168).

En finale l'A. convoque encore la poésie sur le seuil de l'abbaye romaine de Tre Fontane : « Oui la mémoire vit dans les cœurs de notre race », de ceux « qui ont rêvé d'un pont entre alors et maintenant » ... « des profondeurs du monastère, je suis alors rentré chez moi, traversant la prairie de la solitude » (p. 177).

L'A. fait l'éloge du monastère (p. 43). « Un monastère est un lieu pour spécialistes, conçu pour soutenir la persévérance sur le temps. C'est un lieu où les profondeurs peuvent être confrontées en Jésus-Christ. Par son existence même, c'est une main tendue en toute amitié à ceux qui ont regardé dans ces profondeurs et les ont trouvées terrifiantes. Les moines et les moniales espèrent, par leurs prières, par leurs vies, inviter ceux qui cherchent, comme eux, à relever les yeux, à sentir dans leur cœur la profonde réminiscence de la caresse originelle de Dieu. Se souvenir ainsi, c'est s'éveiller à l'espoir. Et trouver une consolation qui ne trompe pas. » Utinam !

Hugues de Seréville, ocs, Neiges

Auteurs monastiques non cisterciens

20/1-07 Vincent AUCANTE, *Édith Stein La grâce devant soi, Philosophie de la conversion (Le Carmel vivant)*, Éditions du Carmel, 2019, 152 p.

C'est après une longue maturation que l'intellectuelle juive Édith Stein se convertit au catholicisme. Auteur du livre « Édith Stein, la grâce devant soi », Vincent Aucante raconte la « philosophie de la conversion » de celle qui deviendra sainte Thérèse-Bénédictine de la Croix.

Notre temps a plus que jamais besoin de conversion, que ce soit la conversion de l'Église à laquelle nous appelle le pape François, ou la conversion à l'amour du cœur des hommes. La vie et l'œuvre d'Édith Stein peuvent être pour chacun, chrétien ou non, un modèle de conversion.

La conversion marque un passage, inscrit dans l'histoire d'une personne. Elle ouvre le cœur, et l'amène à rencontrer Dieu. La personne peut se convertir en redécouvrant ses propres racines, la foi de sa famille ou de sa communauté, ou en changeant de religion. Édith Stein a vécu les deux types de conversion. D'origine juive mais devenue agnostique, elle a choisi le catholicisme, et est entrée après quelques années au carmel. Elle y a redécouvert la profondeur du judaïsme, dans lequel ont grandi Marie, Jésus et les apôtres.

La conversion d'Édith Stein, ressassée par les biographes, confine au mythe. Nous sommes en Allemagne, en 1921. Elle s'est vue refuser d'enseigner la philosophie à l'université, profession encore interdite aux femmes. En ce temps de grave crise économique, elle a trouvé refuge chez son amie Hedwig Conrad-

Martius. Leur journée est consacrée au travail agricole, le soir à la philosophie. C'est dans ce contexte qu'intervient la lecture décisive de la vie de sainte Thérèse d'Avila, un auteur qu'Édith Stein fréquente depuis quelque temps déjà. Alors qu'elle est seule un soir d'été, elle rouvre le livre qui va la décider à faire le pas ultime en direction de l'Église. Au petit matin, après avoir lu l'ouvrage d'une traite, elle le rend, en effet, à son amie en lui disant seulement : « C'est la vérité. » Et peu après, elle demande le baptême. Cet événement est en réalité le résultat d'une maturation de plusieurs années, peuplée de rencontres, d'expériences, de lectures, et habitée par la recherche de la vérité. Ce choix de l'Église n'était pas plus facile à l'époque qu'aujourd'hui. Édith Stein a surmonté le mépris des intellectuels contemporains pour la foi, et l'incompréhension de sa famille.

La conversion pose la question de la filiation, qui se joue suivant plusieurs niveaux. Au regard de la loi, l'enfant a un père et une mère qui assument les responsabilités qui en découlent. Du point de vue affectif, des liens sont tissés dès les premières années entre l'enfant et ses parents, pour le meilleur et pour le pire. Puis l'adulte se trouve confronté à d'autres liens communautaires, il se trouve face à des choix qui ne dépendent plus de sa famille, et il peut alors revisiter son patrimoine culturel et religieux. D'autres rencontres, d'autres manières de vivre, d'autres croyances lui ouvrent des horizons qui peuvent offrir de nouvelles orientations religieuses. C'est bien souvent la grâce divine qui agit discrètement, et prépare le cœur du futur converti. Édith Stein le note en passant : « Du point de vue de Dieu, il n'y a point de hasard. » Dès lors, de nombreux changements sont possibles, qui concernent toutes les dimensions de la vie sociale et intérieure, et donc aussi la vie religieuse.

La conversion révèle les multiples dimensions de la personne : elle peut cheminer en son for intérieur, mais elle partage aussi les valeurs de différentes communautés qui vont se trouver bousculées par cette conversion d'un des leurs. Dans une famille, quand un des membres de la fratrie se convertit, son choix a nécessairement des répercussions sur les autres, parents et frères et sœurs. Et comme ils n'ont pas participé à l'évolution intérieure du converti, qui reste secrète, ils sont forcés de revisiter les relations affectives nouées pendant de longues années. C'est pourquoi la conversion religieuse d'une seule personne peut engendrer des souffrances au sein de sa propre famille, car les autres vont se sentir comme dépouillés d'une partie des liens affectifs qu'ils avaient noués. Une faille peut s'ouvrir entre le converti et ses proches, une véritable déchirure dans le cas d'Édith Stein, dont la famille juive va buter sur son choix de l'Église catholique. Il en est de même pour la place du converti dans la société, au sein d'une culture qui n'est pas nécessairement en phase avec les choix du converti. La montée du nazisme en Allemagne dans les années trente entraîne un antisémitisme radical, qui poursuivra Édith Stein jusqu'à la faire périr à Auschwitz. Les chrétiens de notre temps sont-ils prêts, eux aussi, à souffrir pour l'Église ?

Pour appréhender la conversion, il faut tenir les deux termes qui sont habituellement séparés : celui de la vie intérieure et personnelle, et celui de la vie sociale et communautaire, et ceci en donnant à l'un et à l'autre une égale importance. L'œuvre et la vie d'Édith Stein prennent ici une place exemplaire,

car non seulement la philosophe a toujours revendiqué sa double appartenance au judaïsme et au catholicisme, mais elle a de surcroît théorisé à la fois une anthropologie qui laisse une place à la possibilité de la conversion, et une philosophie de la communauté et de la société particulièrement riche. Ses réflexions sur la personne révèlent en effet plusieurs dimensions qui s'entrecroisent sans se confondre : la vie charnelle, la vie rationnelle, et le cœur. C'est en ce lieu secret qu'habite le « noyau de l'âme », où va se réaliser la conversion.

Nous vivons sous l'influence des filiations familiale et culturelle. Nous avons aussi une vie intérieure où Dieu nous appelle. Mais c'est toujours la grâce divine qui œuvre en toute conversion. Et le converti est toujours libre de répondre à l'appel divin.

Vincent Aucante, Aleteia, Paris

20/1-08 Gilles BANDERIER, *Dom Augustin Calmet*, Le Barroux, Éditions Sainte-Madeleine, 2019, 55 p.

C'est une des rencontres les plus étonnantes que l'on puisse imaginer. En 1754, Voltaire passa trois semaines à l'abbaye de Senones. C'est par l'intermédiaire de la marquise Émilie du Châtelet que Dom Calmet entra en contact avec Voltaire. L'abbaye Saint-Pierre de Senones est une abbaye bénédictine fondée à Senones dans le département français des Vosges. De 770 avant la fondation réelle d'une abbaye bénédictine à mars 1793, la présence de bénédictins de différentes congrégations ou lieux d'origine a marqué cette contrée. Pourquoi un tel séjour ? Pas un grand mystère, semble-t-il, « afin d'y bénéficier des facilités de travail qu'offre ce genre d'endroit : moines érudits, bibliothèque abondante, rythme immuable des journées. Voltaire séjourna à Senones trois semaines entières. Pratiquant le double langage caractéristique du courtisan qu'il fut toujours, il se montra onctueux et complimenteur vis-à-vis de Dom Calmet et ses moines, mais persifleur dans sa correspondance avec ses amis » (p. 45).

Dom Augustin Calmet (1672-1757), un érudit dans la grande tradition bénédictine, exégète et historien, homme de Dieu, de foi, d'action et de raison est l'abbé le plus célèbre de l'abbaye de Senones. On lui doit une partie du monastère que l'on admire aujourd'hui. Érudit autant qu'homme d'Église, il a réuni plus de 15 000 ouvrages dans la bibliothèque du monastère et est resté célèbre pour sa correspondance avec Voltaire.

François-Marie Arouet, dit Voltaire, né le 21 novembre 1694 à Paris et mort dans la même ville le 30 mai 1778 (à 83 ans), est un écrivain et philosophe français qui a marqué le XVIII^e siècle. Représentant le plus connu de la philosophie des Lumières, anglomane, féru d'arts et de sciences, personnage protéiforme et complexe, non dénué de contradictions, Voltaire domine son époque par la durée de sa vie, l'ampleur de sa production littéraire et la variété des combats politiques qu'il a menés. Son influence est décisive sur la bourgeoisie libérale avant la Révolution française et pendant le début du XIX^e siècle. Anticlérical mais déiste, il dénonce dans son *Dictionnaire philosophique* le fanatisme religieux de son époque. Sur le plan politique, il est en faveur d'une monarchie modérée et libérale, éclairée par les « philosophes ». Mettant sa notoriété au service

des victimes de l'intolérance religieuse ou de l'arbitraire, il prend position dans des affaires qu'il a rendues célèbres : Jean Calas, Pierre-Paul Sirven, chevalier de La Barre et comte de Lally.

Bien illustré et remplaçant Dom Calmet dans les lieux où il vécut, cet ouvrage donne à lire la vie de cette noble figure de l'ordre bénédictin au siècle des Lumières, le XVIII^e.

Jacques Pineault, ocsso, Scourmont

20/1-09 Yves CHIRON, *Dom Gérard 1927-2008 Tourné vers le Seigneur*, Le Barroux, Éditions Sainte-Madeleine, 2018, 685 p.

La biographie offerte par Yves Chiron a été écrite à la demande de l'actuel abbé de Sainte-Madeleine du Barroux. Elle relate la vie et l'œuvre du fondateur de cette abbaye, Dom Gérard Calvet (1927-2008). Un CD de quelques homélies de Dom Gérard accompagne le livre.

Yves Chiron a voulu retracer l'ensemble de l'itinéraire de Dom Gérard et a puisé à de nombreuses et diverses sources pour y parvenir. Issu d'une des grandes familles de négoce en vins de Bordeaux, Gérard Calvet eut une enfance heureuse, marquée par la foi profonde de sa mère. Dès son plus jeune âge, il apprit à aimer la liturgie qui, dit-il, « gravait déjà dans son âme, comme dans une cire fraîche, les premières impressions de la grâce ».

En octobre 1940, il entra à l'école des Roches à Maslacq, où il passera huit années fondatrices de sa formation et de sa vocation. André Charlier (1895-1971) dirigea cette école à partir de 1941. La discipline, la formation intellectuelle, morale, artistique, et l'atmosphère spirituelle intense de Maslacq marquèrent profondément Gérard Calvet. Il resta fidèle tout au long de sa vie à cette formation initiale qu'il reçut avec enthousiasme et ferveur. André Charlier établit aussi des liens privilégiés entre son école et le prieuré bénédictin de Madiran situé à proximité. C'est là que Gérard Calvet, selon ses propres termes, fit « la rencontre de l'absolu, un goût qui ne le lâchera plus jamais... » Il entra en janvier 1950 à Madiran devenue abbaye entre-temps. Dès ses années de noviciat, se disant « fortement structuré par la formation reçue de Charlier », il se trouva confronté à des « erreurs modernes » et se vit reprocher sa vivacité à les combattre chez ses co-novices. L'abbaye de Madiran devenue trop exigüe, les moines s'installèrent à Tournay en 1952. Le frère Gérard y fit profession solennelle en 1954. Il fut ordonné prêtre en 1956. Il écrivait alors à André Charlier sa volonté de « sauver l'âme de la France ». En 1963, il fut envoyé au monastère de Curitiba, fondé par l'abbaye de Tournay au Brésil et s'engagea avec ardeur dans cette nouvelle vie. Le rythme à Curitiba respectait les formes traditionnelles de la vie monastique de Tournay. La vie fraternelle intense (4 frères) et l'ouverture du prieuré à la population environnante ne semblent pas avoir posé problème à Dom Gérard. Cependant dès 1963, il s'interrogeait sur l'évolution de la vie monastique que connaissait la jeune fondation. La langue brésilienne avait été introduite dans la liturgie de la messe du dimanche et bientôt tout l'office fut chanté en brésilien (portugais). De retour en France pour le décès de sa mère, il constate les changements intervenus également à Tournay. De plus en plus heurté par la suppression

du latin et des observances auxquelles il restait attaché, Dom Gérard traversa alors une période douloureuse. Il entendait rester fidèle à sa vocation monastique mais ne savait plus comment ni où la vivre. Peu à peu, il entrevit la possibilité de créer un regroupement de moines qui, comme lui, restaient attachés aux observances vécues dans leurs premières années de vie monastique. Son supérieur l'a, dans un premier temps, soutenu dans ce projet malgré l'opposition de l'ensemble de la congrégation de Subiaco, à laquelle appartient Tournay.

Dom Gérard s'installa à Bédoin dans le Vaucluse, autorisé par son abbé « à titre personnel » et par l'évêque du lieu non sans réticence. La situation se compliqua lorsque Dom Gérard accueillit un, puis plusieurs jeunes tentés par « l'aventure monastique traditionnelle » qu'il voulait vivre. En 1972, il fit prononcer au premier frère venu le rejoindre des vœux canoniquement invalides. Il rencontra Mgr Lefebvre qui l'encouragea dans cette voie. La communauté de Bédoin recevait déjà de nombreux visiteurs et obtint de nombreux appuis.

En 1974, Mgr Lefebvre, venu à Bédoin, conféra les ordres mineurs de portier et de lecteur aux premiers frères de la communauté et donna le sacrement de confirmation à huit enfants. Dom Gérard n'avait sollicité l'accord ni de l'évêque du lieu ni du père abbé de Tournay. Il qualifiait les injonctions de ses supérieurs comme invalides. Il fut renvoyé de la congrégation bénédictine de Subiaco, exclu de l'ordre bénédictin et *suspens a divinis*.

En 1978, débutait la construction du futur monastère du Barroux. L'extension et le rayonnement de la communauté se poursuivaient. Les jeunes frères étaient ordonnés prêtres par Mgr Lefebvre. Après l'élection de Jean-Paul II, Mgr Lefebvre entreprit de dialoguer avec Rome en demandant que la messe traditionnelle fût acceptée. Elle le fut, à certaines conditions, en 1984 par la congrégation du culte divin. Dom Gérard, après 1983, sollicita l'intégration du Barroux dans l'ordre bénédictin. Il pensait compatibles l'attachement à Mgr Lefebvre et la recherche d'une solution avec le Saint-Siège. En 1988, Mgr Lefebvre procédait à des sacres d'évêques en complet désaccord avec Rome. Dans les premiers temps, la réaction de Dom Gérard resta ambiguë, mais il prit peu à peu ses distances refusant de se trouver en situation de schisme par rapport à Rome. Le monastère du Barroux continua de chercher la réconciliation avec Rome. En 1989, le Saint-Siège confirma et approuva les constitutions du monastère Sainte-Marie-Madeleine. Le décret d'érection de l'abbaye et la nomination de Dom Gérard comme abbé eurent lieu quelques jours plus tard.

À travers tous ces événements relatés par Yves Chiron, se dégage la personnalité de Dom Gérard. Il fut un homme public, plein de convictions. Il ne paraît pas avoir toujours mesuré l'irrégularité canonique dans laquelle il se trouvait. Il se considérait comme un résistant, pensait être fidèle à la seule vérité et à la seule tradition de l'Église. Pour lui, « la foi était menacée par la nouvelle catéchèse et la nouvelle liturgie », et l'unité de l'Église l'était « par le syncrétisme de la nouvelle vague œcuménique ». Le *motu proprio* de Benoît XVI en 2007 libéralisant la messe tridentine le combla de joie. Il croyait possible le rétablissement d'une chrétienté dans l'ordre temporel et s'y employa de toutes ses forces.

Mais Yves Chiron, dont c'était l'ambition, réussit à nous montrer d'autres faces de cette personnalité hors du commun. Il était attaché aux observances mais dans la joie, la simplicité et la souplesse. Il était joyeux, affable et savait s'attirer l'amitié de ceux qu'il rencontrait... Il eut beaucoup d'ennemis mais il sut reconnaître ses erreurs et demander pardon. Et surtout, il fut un homme de prière, passionné de Dieu et fervent à le faire connaître et aimer.

Sylvie-Marie de Jésus, op, Langeac

20/1-10 David-Marc D'HAMONVILLE, osb, *Marc. L'histoire d'un choc*, Paris, Cerf, 2019, 399 p.

Voici un beau livre comme on n'espérait plus qu'il puisse en naître. Sur l'évangile de Marc n'a-t-on pas tout dit, sous tous les angles et toutes les coutures, avec une panoplie de méthodes, les unes plus récentes encore que les autres ? Voici un moine qui, pratiquant la *lectio divina*, médite le texte reçu, en homme averti, excellent connaisseur de la langue grecque et sensible au dit et au non-dit d'un récit, d'une réplique, d'une image ébauchée parfois trop succinctement. Il lit et relit, associe à partir de la richesse de sa mémoire, ne se perd pas dans des digressions et ne devient jamais pédant, n'écrasant personne par son érudition. Ce qu'il écrit avec retenue et grande précision, est bien dit, avec art, avec grâce même. Tout reste frais, la force ne manque pas, comme dans le texte original où Jésus, comme il ose traduire, « engueule » l'un ou l'autre de ses interlocuteurs. On ne s'ennuie à aucun moment, comme c'est également le cas pour qui reprend l'original si dense, si bien rythmé et comme enlevé par sa précipitation et concision. L'auteur, d'abord un traducteur éminemment soucieux de respecter le texte de base, ne s'éloigne jamais trop de la stylistique première qu'il a observée dans Marc. Plus d'une fois le commentateur rejoint la sensibilité contemporaine qui ne sait que faire, par exemple, avec les exorcismes de Jésus, ces « diableries ». En spirituel exercé – il est devenu abbé de son monastère, à En Calcat –, il complète sagement nos attentes culturelles, parfois bien pauvres et mièvres. Il avance ainsi, péricope après péricope et nous entraîne à nous laisser saisir par ce récit torrent qui conduit Dieu sait où. Au lecteur de se laisser saisir à son tour, et de renaître à l'évangile, le tout premier, celui qui est aussi le plus proche du *choc* initial du mouvement, né au nom de Jésus.

Benoît Standaert, osb, Clerlande

20/1-11 Anselm GRÜN, *Trouver son équilibre intérieur. Ce qui rend la vie plus légère*, traduction de l'allemand par Marie-Lys Wilwerth-Guitard, Paris, Salvator, 2018, 158 p.

Anselm Grün est moine à l'abbaye bénédictine de Münsterschwarzach depuis l'âge de 19 ans. Auteur de renommée internationale, il diffuse dans ses nombreux livres une « douce sagesse chrétienne » et réinvestit ses droits d'auteur dans son abbaye devenue une véritable PME, nous dit *L'Express*, le 20 novembre 2003. Quinze ans plus tard, il continue de publier à un rythme accéléré. Au total, j'ai compté, plus de soixante-dix ouvrages.

Le moine bénédictin voyage gentiment entre « évangile » et « développement personnel », sans excès de rigueur, ce qui sans doute « rend la vie plus légère ». Il nous livre ici un ouvrage dans lequel il entraîne le lecteur à chercher la juste balance, l'équilibre dynamique entre les pôles opposés de son être : la raison et le sentiment ; le conscient et l'inconscient ; le divin et l'humain.

Trouver le juste équilibre entre le danger et la sécurité, entre la légèreté et la tension... Un art que maîtrisent les funambules en progressant sur un câble dans les airs, un art vers lequel nous voudrions tendre, dit-il. L'écrivain prolifique s'est mis à l'école de la vie mais aussi de maîtres spirituels, en particulier saint Benoît, de théologiens, de psychologues et de philosophes anciens ou modernes. En une quinzaine de petits chapitres, il conseille le lecteur. Ainsi, il l'amène à trouver l'équilibre entre l'ouverture au monde, la soif d'apprendre, la curiosité intellectuelle..., et ce qui est déterminant pour la personne unique et l'être singulier qu'il est. Il l'invite à vivre totalement dans l'instant mais aussi à apprendre à gérer le temps et à respecter son rythme intérieur, sans se faire violence...

Ces conseils sont justes. Rares seront les personnes qui n'y trouveront pas une nourriture. Et pourtant quelque chose dérangera certains lecteurs dont je suis. Certes, tout homme doit veiller à son équilibre mental, physique, psychologique et spirituel. Mais le chemin du chrétien, qu'il soit moine ou non, ne mène-t-il pas au-delà. Or, cet au-delà, Anselm Grün y fait à peine allusion. Est-ce pour ratisser large, atteindre un vaste public qui autrement se détournerait de ses livres, se moquerait et dirait comme les Athéniens à Paul : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (Ac 17, 32). Myriam Tonus, théologienne belge et laïque dominicaine, dit, dans un clip vidéo (<https://www.dominicains.tv/nl/32-francais/videos-resurrexit-fr-fr/paques-5-2018/465-paul-et-les-philosophes>) à propos de la présentation du monde grec dans les Actes des Apôtres : « On dirait une description de notre époque. » Elle ajoute à propos de saint Paul : « Il prend appui sur la culture grecque pour faire comprendre des choses apparemment inaudibles pour ses contemporains. Il se coule dans la pensée des autres. » C'est ce que fait aussi A. Grün. Mais à la différence de saint Paul, il passe sous silence, la mort et la résurrection de Jésus. La peur de la mort n'est, selon lui, qu'une « invitation à vivre intensément chaque instant ». À la décharge de Grün, peut-être pourrait-on dire que nos contemporains ne sont encore que des petits enfants dans le Christ, incapables de recevoir une nourriture solide (1 Cor, 3,1-2) ?

Autre question : pourquoi dire à l'imparfait que : « Pour le moine, la vertu capitale était l'humilité » ? Ne serait-ce plus vrai, ou bien les moines ne seraient-ils qu'un vestige du passé ?

Le dernier chapitre est consacré à la quête du calme et du silence. Le silence serait ce remède dont nous avons besoin « pour nous recentrer sur nous-mêmes », « pour rencontrer notre propre vérité » et enfin « pour entrer en contact avec le mystère de Dieu ». Développement personnel, vérité relative mènent à la rencontre avec Dieu. Tout est bien qui finit bien.

Bernadette Masereel, Chimay

20/1-12 Sœur Odile ADENIS-LAMARRE, *Notre Dieu est un feu dévorant, Prières toutes simples à partager*, dessins de Francis Tardif, Abbaye Sainte-Croix et Saint-Léger Éditions, 2019, 135 p.

Dans ce petit livre, Sœur Odile crée le personnage d'une moniale (sœur Hortense) pour aborder le thème de la prière et... donner envie de s'y lancer. À travers la narration de son quotidien, elle introduit des prières simples et poétiques, pour divers moments de la journée ou de la vie, et quelques commentaires faciles d'accès de grandes prières de l'Église (comme le Notre Père, le *Veni Sancte Spiritus...*). L'intérêt de cet ouvrage, qui peut être mis entre les mains de personnes un peu loin de l'Église – ou de grands (re)commençants – est qu'il s'ancre profondément dans une démarche trinitaire, tout en cherchant à traduire, de manière accessible, qui est ce Dieu trine que nous prions.

Élise-Mariette Langelier, ocsa, Échourgnac

20/1-13 Jean-Claude LARCHET, *En suivant les Pères... La vie et l'œuvre du Père Georges Florovsky*, Genève, Éditions des Syrtes, 2019, 495 p.

C'est toujours un plaisir d'ouvrir un de ces volumes solides que publient les Éditions des Syrtes, ... à condition d'avoir le temps de les lire !

Voici le père Georges Florovsky présenté par Jean-Claude Larchet dans un ouvrage clair, documenté et passionnant pour ceux et celles qui s'abstraient un moment de leur quotidien et plongent dans l'univers des théologiens. Le livre offre une longue description de la vie et de l'œuvre du Père Florovsky, suivie d'une vingtaine d'articles traduits en français.

Depuis que les Églises orthodoxes font partie du Conseil Œcuménique des Églises (dont l'Église catholique romaine n'est que partenaire occasionnel), comme des extra-terrestres dans un environnement totalement protestant, il a fallu clarifier le statut de cette participation. Florovsky, actif dans le groupe de recherche théologique « Foi et constitution », a une position claire et déterminée par rapport à la recherche de l'unité de l'Église : l'Église orthodoxe est la véritable Église ! « La réunion des chrétiens est simplement une conversion universelle à l'Orthodoxie » (p. 105, 352 et passim). « Elle ne se présente pas comme une tradition particulière, mais comme la Tradition de tous les Âges, comme la Tradition de l'Église indivise » (cf. l'article particulièrement incisif « La théologie patristique et l'éthos de l'Église orthodoxe », p. 405 et s.). En principe... car l'Église orthodoxe, et la théologie russe en particulier, dit Florovsky, doit se défaire de ses flirts avec des théologies protestantes (Harnack, Bultmann, etc.) qui introduisent des éléments séculiers de « perversion » dans le trésor gardé de ses sources byzantines et de la tradition patristique de l'Église indivise.

Florovsky jure par les Pères (saint Augustin est un peu limite, cf. p. 76, note 7), ceux-là mêmes que les protestants jugent déviants par rapport à la pureté du message évangélique. Florovsky revendique au contraire leur hellénisme : « Soyons plus Grecs pour être vraiment Catholiques, pour être vraiment Orthodoxes » (p. 311). On apprend que « l'Église indivise pensait en grec. En fait, le grec a également été utilisé en Occident, même à Rome, comme langue

du culte et de la prédication, probablement jusqu'au milieu du III^e siècle, sinon plus tard » (p. 342). Mais cet hellénisme a été transfiguré, « refondu dans la flamme d'une expérience et d'une foi nouvelles » (p. 75, cf. p. 220 et 311), un hellénisme baptisé donc produisant une « hellénisation de la Révélation ». Il est ici aux antipodes de la théologie protestante qui écarte le plus possible la tradition pour communier directement au message de l'Évangile. Pour le protestant, « il n'y a rien dans la période qui s'étend entre Luther et la Bible » (note de Jean-Claude Larchet à la page 78). Ce que Florovsky considère à la limite comme anhistorique, puisque pour lui l'Église a pour ainsi dire créé l'Évangile. C'est l'Église – les Pères – qui ont su formuler la foi à l'aide du langage philosophique grec, exprimant le dogme chrétien – « image, icône logique de la réalité divine » (cf. p. 96). « L'Église, en tant que Corps du Christ, est mystiquement première et est plus complète que l'Écriture » (p. 247). Il s'oppose ainsi à l'hébraïsme revalorisant l'Ancien Testament aussi bien qu'aux tendances pour reformuler les dogmes chrétiens dans des catégories de philosophies modernes.

Il s'agit, dit-il, de penser à la manière des Pères. Il nous faut une « synthèse néo-patristique ». « Néo », car, tout en restant fidèle à la vision des Pères, il faut s'adresser à une nouvelle ère et forger de nouveaux concepts, tout en restant conformes à l'esprit des Pères. C'est la question que le lecteur se pose à toutes les pages : la synthèse des Pères doit-elle vraiment être normative, déterminante pour toujours ? C'est la position du Père Florovsky. Ou devons-nous, *parallèlement* aux Pères et aux Conciles d'antan, dans leur prolongement, recréer le contenu de la foi, non seulement l'adapter mais la réinventer ? Lui trouve que la théologie des Pères est le sommet : « La principale marque distinctive de la théologie patristique était son caractère existentiel. » Les Pères ont fait de la théologie, comme l'a dit saint Grégoire de Nazianze, « à la manière des Apôtres, et non à celle d'Aristote ». Leur enseignement était encore un message, un kérygme. (...) La référence ultime était encore la foi, la compréhension spirituelle. Leur théologie était un témoignage. En dehors de la vie en Christ, la théologie n'apporte aucune conviction et, si elle est séparée de la vie de foi, elle peut facilement dégénérer en une dialectique vide, en une vaine "*polylogia*" (flux de paroles), sans aucune conséquence spirituelle. La théologie patristique a été enracinée dans l'engagement décisif de la foi » (p. 411-412).

Léonard Appel, Bruxelles

20/1-14 Sœur Marie-Aimée MANCHON, fmj, *Alentour du verset. Petite phénoménologie des Mystères*, préface d'Emmanuel Falque, Paris, Ad Solem éditions, 2019, 530 p.

Rien qu'en lisant la table des matières de cet ouvrage, on se rend tout de suite compte de la valeur des mots. L'A. les scrute, les pousse dans leurs retranchements, leur fait donner le fond de leur signification. Chaque mystère du Rosaire, et il y en a vingt, est détaillé sous trois aspects qui ont chacun un « titre », par exemple : l'Annonciation est vue d'abord comme « impouvoir de commencer », ou impuissance abandonnée en Dieu ; la Visitation comme « Maternelle demeure » ; l'Eucharistie comme « l'Invisible en présence » ; la Résurrection

comme « la surprise de la méprise » ... des mots si connus et si inhabituels dans ce contexte.

La lecture du texte, qui se veut exploration du Mystère, demande attention, recueillement, précision aussi. Et c'est là, s'il y en a un, le point délicat de cet ouvrage : il décourage vite le lecteur habitué des commentaires des mystères du Rosaire, qu'il survole de façon rapide en grappillant au passage ce qui veut bien accrocher son regard pour aider ou accompagner sa prière.

Cependant, pour qui sait apprécier la fluidité du discours, la légèreté de l'humilité qui contemple, qui rejoint chaque personne en action dans le récit du Mystère, alors, la lecture est riche, très riche et nourrissante, très nourrissante. Elle ne nourrit pas seulement la dévotion liée à la fréquentation des péricopes évangéliques, elle nourrit aussi la compréhension de l'histoire du Salut, et par conséquent l'adoration et l'action de grâce.

Mais c'est une « grâce qui coûte », selon l'expression de Dietrich Bonhoeffer ; elle se gagne par le dépassement de la difficulté du vocabulaire à laquelle se heurte le non-initié. L'A. le dit, à propos du mystère du recouvrement de Jésus au Temple : « Lorsque l'on cherche à connaître, il faut s'attendre à être surpris, déconcerté. Une présence ne saurait se comprendre, un visage se circonscrire, surtout s'il s'agit de ceux de Dieu. Déconcertante est la visitation de notre intelligence par le Fils Unique » (p. 150).

Une chose encore à noter, c'est que le texte ne nous laisse jamais nous endormir, ravis que nous serions de belles idées que nous voudrions caresser. Le texte nous emporte toujours plus loin... que le texte : la *joie*, la vraie, est dilatation (p. 55) ; la *lumière* de Dieu atteint au cœur, dans son mélange étrange d'accusation et de douceur (p. 158) ; le mot *douleur* est, à une lettre près, si proche de douceur : Dieu seul a pu lire le « l » de la lumière au milieu de la douleur parce qu'il avait à jamais fait du « c » de la Croix le centre de la douceur (p. 264) ; l'unique *gloire* est mystérieusement liée avec le désir de se départir de toute gloire ici-bas, qui ne la rendrait pas à Dieu seul (p. 384).

L'épilogue de l'ouvrage nous met sur la bonne voie : « Il y a une manière "mariale" de philosopher, selon une modalité contemplative faite d'attention et de retrait » (p. 513).

Emmanuel Falque, Jean-Louis Chrétien, Martin Heidegger, Emmanuel Levinas, Jean-Luc Marion sont les auteurs les plus cités ici. Il est vraiment heureux qu'ils aient apporté leur concours contemporain au regard posé par l'A. sur les Mystères de la vie du Christ, trésors cachés dans le champ des Évangiles.

Marie-Pascale Dran, ocsa, Brialmont

20/1-15 *Petit Office de la Sainte Vierge, de Matines à Complies, selon le Bréviaire romain*, d'après l'édition amplifiée de 1959, traduction française des psaumes revue par l'éditeur, Le Barroux, Éditions Sainte-Madeleine, 2019, 444 p.

Nombreux sont les fidèles qui, de nos jours, désirent pouvoir prier la Sainte Vierge sous la forme d'un office quotidien, mais ne savent comment s'y prendre. Le *Petit Office de la Sainte Vierge* est l'une des formes les plus traditionnelles

de la dévotion à Marie, en même temps qu'un des exercices de piété les plus riches de substance.

D'usage courant depuis le XI^e siècle, le *Petit Office de la Sainte Vierge* est cependant tombé en désuétude dès la fin du concile Vatican II. À ce jour, il ne fait plus partie des prières officielles de l'Église. Toutefois, persuadés que la récitation de cet office est une dévotion très vénérable en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu, les Éditions Sainte-Madeleine ont voulu le rééditer dans sa forme amplifiée, telle que l'on pouvait se la procurer en 1959. Elles ont néanmoins pris le soin de revoir le texte latin des psaumes, ainsi que les traductions données en français. Petit détail, mais qui compte pour la récitation personnelle, le texte latin est à la deuxième personne du singulier, tandis que le texte français est à la deuxième du pluriel.

Puisse la récitation du *Petit Office de la Sainte Vierge* faire grandir chez les fidèles le désir ardent de s'unir plus profondément aux temps de l'année liturgique (Avent, Noël, Carême, Passion, Temps pascal, Pentecôte) et aux fêtes de l'Église (textes propres pour une quarantaine de fêtes et suppléments pour les pays francophones), tout en leur assurant un secours efficace et une puissante protection de la Mère de Dieu.

Tel est le but du présent ouvrage.

Jacques Pineault, ocsu, Scourmont

20/1-16 Joseph SCHNEIDER, *Saint Benoît pour tous, L'art de vivre au quotidien selon l'esprit de la Règle de saint Benoît*, Le Coudray-Macouard, Saint-Léger éditions, 2019, 272 p.

Joseph Schneider a été directeur d'établissements médico-sociaux pendant 30 ans. Éducateur spécialisé, docteur en sciences de l'éducation et d'un troisième cycle de Gestion. Il s'est aussi engagé dans la formation de bénévoles et dans diverses associations caritatives. Il est l'auteur de *L'accompagnement dans le bénévolat social* et *Le Réveil du Joueur* sur le sujet des addictions. Il est marié, père de trois enfants et oblat bénédictin. Il écrit ce livre destiné sans exclusivité aux oblats bénédictins... façon de présenter la manière de vivre les valeurs de la Règle dans la vie laïque, au cœur du monde.

On peut se demander comment l'écrit d'un moine du V^e siècle peut toucher encore notre cœur aujourd'hui ? Schneider répond que le creuset de l'esprit des hommes n'a pas changé au point de ne plus comprendre ce que nous dit un autre homme, fût-il né 500 ans après Jésus-Christ. « Il y a des sources de vie qui ne vieillissent pas parce qu'elles participent à l'éternité d'une promesse faite à l'homme » (p. 7). Entendre saint Benoît dire ce qui a toujours le plus manqué dans son temps comme dans le nôtre pour y vivre en bonne intelligence – l'écoute, la prière, la recherche de la paix, l'équilibre entre intériorité et travail, la bonne gouvernance des choses temporelles... – n'est pas devenu obsolète ; c'est nous qui ne sommes jamais assez attentifs à l'essentiel, tant le monde a toujours fait trop de bruit. « Il nous faut apprendre ce que Dieu veut de nous ! » (Marcel Légaut, p. 85). Et si renouer avec les fruits de la paix du cœur sur les sujets qui nous touchent tous – l'éducation, la charité,

l'économie, l'enseignement social de l'Église, les situations de crise – nous permettait réellement de parvenir à qui nous sommes : des êtres de relation, de fraternité, d'amour ?

Chaque chapitre de cet ouvrage est communiqué dans un esprit de prière, plus particulièrement à l'aide d'une hymne ou d'un psaume. Il y a onze chapitres, dont voici les titres les plus suggestifs : – 1. L'actualité et la spécificité de la RB. 2. En quoi la RB est-elle applicable au monde ? – 5. La place et le sens du travail dans notre vie et à la lumière de la RB. – 10. Leçons d'une crise sociale à partir de la RB. – 11. Ce que saint Benoît peut nous dire en 2019.

Enfin, dans ce volume *Saint Benoît pour tous* est inclus un CD MP3 dans lequel *La Règle de saint Benoît* est lue par dix moines de Ligugé et commentée par Dom Jean-Pierre Longeat, osb, présentée par Dom Guillaume Jedrzejczak, ocsu, suivie de *La Vie de saint Benoît*, de Grégoire le Grand, lue par Étienne Dahler.

Jacques Pineault, ocsu, Scourmont

20/1-17 Michael Davide SEMERARO, *Elogio della libertà. Il monachismo come attuazione dell'umano*, Bologna, Editrice Dehoniane 2019, 376 p.

Frère Michael Davide Semeraro, moine bénédictin de la communauté de la Visitation de Rhêmes Notre Dame, au Val d'Aoste, présente dans ce livre une synthèse richement documentée, remarquablement dynamique, sur l'histoire et le devenir de la vie monastique, au moment où se manifeste un intérêt indéniable du monde contemporain pour cette singularité numériquement minuscule et fragile.

Loin de s'en tenir à la vie bénédictine qui est la sienne, ou au seul monachisme chrétien, il fait découvrir au lecteur un très vaste panorama qui se déploie dans l'espace et dans le temps, à travers plusieurs cultures et religions, sans craindre de procéder souvent à des allers et retours historiques et géographiques au gré de thèmes qu'il explore avec méthode et souplesse.

Il cite très généreusement ses sources, faisant résonner les règles monastiques et les écrits patristiques, Philon d'Alexandrie, la description des pratiques du monachisme zen au Japon, l'expérience spirituelle de Mat' Marija, une moniale orthodoxe russe exilée à Paris au XX^e siècle, ou les écrits de Thomas Merton. L'apport d'historiens et de sociologues n'est pas négligeable, qui éclaire aussi bien le paganisme antique que la situation contemporaine. Poètes, romanciers, cinéastes, mais aussi philosophes et théologiens sont convoqués. Certains d'entre eux, comme Carl Gustav Jung, Ghislain Lafont ou Raimon Pannikar accompagnent l'A. tout au long de sa réflexion.

Plus encore que la richesse du matériau, déjà impressionnante, c'est l'intégration de tant d'éléments différents dans une logique bien construite d'élucidation et d'intelligence du phénomène monastique qui frappe le lecteur. Tour à tour sont explorées toutes les dimensions fondamentales de l'engagement monastique, sans que l'érudition ne se fasse jamais pesante ou didactique. La volonté très marquée de rejoindre l'expérience à travers des images, paraboles et récits, de

dégager le sens profond des traditions en se libérant de sédimentations et de confusions superficielles, permet une vision renouvelée et libératrice de l'espérance des moines et moniales.

La relecture des sources antiques sous l'éclairage des sciences humaines se révèle constamment féconde.

Parmi les dimensions les plus caractéristiques de la recherche des moines et des moniales, une grande place est faite à la nécessaire et patiente exploration de soi en vue de l'unité intérieure, qui est la visée ultime signifiée par le mot *monachos*, moine. La quête du Beau, la purification du désir, le combat d'une vie contemplative, le dépouillement de la prière, sont les processus conscients et actifs d'une transfiguration qui reste cependant l'œuvre de la grâce.

L'A. ressaisit énergiquement le propos ascétique originel, montrant comment l'ascèse s'avère incontournable, aujourd'hui encore, ici comme en Orient, pour prendre pleinement en compte le corps. Non pas comme machine à broyer l'individu, mais comme chemin pour vivre la kénose à l'image du Christ : consentement à l'incarnation, à la faiblesse, la vulnérabilité, la souffrance, et, de façon décisive, confrontation à la mort, qui s'avère être surtout une mise à mort de la peur de la mort.

À plusieurs reprises, Frère Michael Davide décrit la mise en œuvre d'un décentrement libérateur, à travers l'obéissance et la vie communautaire. La vie du moine est aux antipodes d'une posture héroïque, elle vise bien plutôt à la réalisation, humble et progressive, d'un humanisme intégral. C'est sur ce socle que moines et moniales consentent à s'exposer à une hospitalité qui est déjà le ressort profond de leur fraternité au sein même de la communauté.

Moines et moniales italophones se trouveront vivement fortifiés dans leurs convictions et leur espérance par la lecture de cet ouvrage. Ce voyage intérieur et extérieur, dans le temps et dans l'espace, mené à un rythme allègre, réussit, sans recours à une construction systématique, à revisiter l'ensemble des fondamentaux monastiques, non pas comme une institution immuable, ni comme une île singulière loin du vaste monde, mais au contraire comme lieu-frontière où s'opère une constante rénovation évangélique dans une tension et une confrontation exigeante avec les questions souvent déroutantes de nos contemporains.

David d'Hamonville, osb, En Calcat

20/1-18 Saint Nicolas VÉLIMIROVITCH, *Lettres missionnaires*, traduit du serbe par Liubomir Mihailovitch (*Grands spirituels orthodoxes du XX^e siècle*), Genève, Éditions des Syrtes, 2019, 496 p.

Les Éditions des Syrtes nous surprennent non seulement par la qualité de leurs productions, mais plus encore par l'accès qu'elles nous donnent à une saisie de la vie spirituelle de voisins inconnus. Voici un évêque serbe – déclaré saint depuis sa mort en 1956 – dont l'action pastorale passait, pour une partie bien sûr, par des « lettres missionnaires ». Dans ce livre – édition impeccable –, nous lisons ainsi 300 lettres courtes envoyées à une grande variété de personnes en réponse à une question vitale. Celles-ci font une table des matières fascinante. En voici quelques-unes : « À une mère qui n'a pas pu trouver la tombe de son

« fils tué », « À un commerçant qui a fait faillite et qui a été abandonné par tous », « Au moine Habacuc sur les péchés en pensée », « À un homme qui regrette de ne pas croire en Dieu », « Au serviteur Gligor I. qui demande la signification du joug et du fardeau », « À l'aristocrate anglais Charles B. qui demande ce que signifie la joie de Gandhi », « À une mère au sujet des reines de beauté », « À un père qui a cherché partout un remède pour son fils », « À un révolutionnaire à propos de la compassion », « À un facteur de Zagreb à propos de la prière secrète »... En fait, toutes les questions qui lui parviennent sont passionnantes : elles parlent de la réalité du quotidien et de ses mystères. L'évêque, lui, de façon charmante et inventive, trouve ses réponses dont il fait des mini-sermons, souvent traditionnels, bien entendu, mais personnalisés et vifs.

Le lecteur ne sera pas toujours d'accord, loin de là. Ainsi en conseillant à une jeune femme qui hésite entre la vie religieuse et le mariage, d'opter plutôt pour le mariage, dès lors qu'elle n'est pas totalement déterminée à *sacrifier sa vie*. « De quoi l'âme doit-elle se parer ? Seulement et uniquement de l'amour pour le Christ, qui contient en lui toutes les autres parures, tout le joyau de la foi, toute la force de l'espérance, et toutes les pierres précieuses de toutes les autres vertus. (...) Je t'écris cela non pour t'attirer vers la vie monastique, mais plutôt pour t'en détourner. Car si tu t'éloignes du monde avec un esprit hésitant, alors la quête de ce monde se renforcera en toi et, je crains, aura raison de toi » (p. 24). Ici on peut suspecter l'idée d'une supériorité de la vie religieuse et une méconnaissance de la vie en couple.

J'adore sa réponse « au conducteur de train Stalen I. qui se plaint que son travail est ennuyeux ». Il se met à la place du conducteur. « Cela me réjouit de savoir qu'autant de gens ont confié leurs vies sans poser de questions, à moi, qui suis dissimulé dans la locomotive, invisible. Et dans ce moment de joie, je me mets à louer Dieu. [...] Tu m'as donné un travail, qui ressemble beaucoup à Ton travail. Car Toi aussi, Seigneur, qui est dissimulé, invisible et inconnu, tu conduis une locomotive avec Ton Saint-Esprit. Ta locomotive est immense ; Tes voyageurs sont innombrables. Tu es le conducteur de locomotive du monde entier » (p. 81-82).

À un instituteur il écrit : « Tout évolue à la lumière du christianisme ; ce qui était en avant se retrouve en arrière et ce qui était en bas s'élève en haut. L'autre monde, qui était pour les païens et les Juifs "le monde des ombres", se révèle par la main du Christ comme le monde de la réalité. Le tombeau sombre se remplit de lumière. La vie engloutit la mort. La joie règne sur la tristesse. La perte devient un gain. L'âme s'élève au-dessus du corps, comme le seigneur par rapport au serviteur. La vue physique se soumet à la vue spirituelle. Le monde et les événements sont observés, non par le corps mais par l'esprit. La croyance dans le hasard s'évanouit et est remplacée par la foi dans la Providence du Dieu vivant » (p. 411).

Puis un appel : « Regarde-Le comme dans un miroir, afin de voir tes plaies ; touche-Le comme un aimant vivifiant, afin de guérir, vénère-Le comme Dieu, afin qu'Il te révèle les mystères éternels » (p. 389).

Un livre vraiment riche, une bible pastorale. L'A. tente constamment de révéler l'autre face du « lassant réel » (François Julien), l'*inouï* caché dans l'obscurité de nos esprits. Plutôt que de simplement consommer ce livre, le défi est de nous demander, nous lecteurs et lectrices, comment nous répondrions à toutes ces questions universelles.

Léonard Appel, Bruxelles

Spiritualité contemporaine

20/1-19 Raphaël CORNU-THENARD et Samuel PRUVOT, *Manifeste pour la mission*, Paris, Salvator, 2019, 192 p.

Avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tout le monde a le droit de connaître Dieu. Évangéliser, c'est porter la Bonne Nouvelle du Christ. Les premiers chrétiens ont consacré leur vie à la mission, et si elle prend d'autres formes aujourd'hui, elle n'en reste pas moins une urgence. Pourquoi ne pas s'appuyer sur les exemples des saints qui, à travers leurs vies, en montrent différentes facettes ? Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait senti un appel à tourner les âmes vers Dieu dans la simplicité.

« Si la connaissance de Jésus-Christ est un droit vital, pourquoi serait-il limité à un petit cercle d'initiés ? », s'interrogent Raphaël Cornu-Thenard et Samuel Pruvot dans leur *Manifeste pour la mission*. Dans cet ouvrage, ils s'appuient sur des personnalités d'hier et d'aujourd'hui pour développer dix « idées forces ». Ils revendiquent notamment « le droit fondamental de pouvoir connaître Dieu ». « Si je crois vraiment en un seul Dieu, le Père tout-puissant créateur du ciel et de la terre ; si je crois en Jésus Christ, son Fils unique ; si je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique : comment priver un seul homme de cette connaissance ? », s'interrogent-ils. L'évangélisation n'est pas un simple hobby ou une activité parmi d'autres mais elle est un devoir. « Nous croyons que le droit de connaître Dieu et de le faire connaître est aux antipodes du prosélytisme. [...] En France et dans le monde, l'évangélisation permet l'exercice de la liberté religieuse. Sans proposition explicite de la foi, comment pourrait-on exercer la liberté ? »

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus illustre bien cette idée. Patronne des missions, elle était une grandeoureuse de Jésus, animée d'un ardent désir de le faire connaître à tous. Et l'on peut dire que, même cloîtrée dans son couvent, elle semble avoir fait mouche. En lien avec des missionnaires dans différentes régions du monde, sa prière les accompagnait sur leurs terres de mission. « Une faible étincelle [...] suffit pour allumer un immense incendie. Que je veux, ô mon Dieu, porter au loin ton Feu ! », écrivait-elle dans un poème intitulé « Jésus mon Bien-Aimé, rappelle-toi ! ». Encore aujourd'hui, de nombreuses personnes se réclament de la carmélite et de la « petite voie » qu'elle propose, voie de l'enfance et de la simplicité.

« Ce qui va dominer, chez Thérèse, c'est le désir de trouver Dieu et de le faire trouver. [...] Jamais Thérèse ne se détourne de la prière, une prière si accessible, une prière en laquelle chacun se reconnaît. "Je fais comme les enfants qui ne

savent pas lire, je dis tout simplement au Bon Dieu ce que je veux lui dire, sans faire de belles phrases, et toujours Il me comprend”. Jamais non plus Thérèse ne se détourne de son appel à amener les âmes au Seigneur. La “fleurette” aux mains de “son jardinier” trouve les mots, dans la vérité et la simplicité, accompagne, convertit. [...] Thérèse est là pour tourner les âmes vers Dieu. Toutes les âmes. »

Domitille Farret-d’Astiès, Aleteia, Paris

20/1-20 Jacques GAUTHIER, *Je donnerai de la joie. Entretiens avec Dina Bélanger*, Paris, Éditions de l’Emmanuel, 2019, 206 p.

Jacques Gauthier a été professeur de théologie à l’Université Saint-Paul d’Ottawa. Père de famille et spécialiste de Thérèse de Lisieux, il a publié plus de 70 ouvrages. Dans le sillage de ses ouvrages sur Thérèse de Lisieux et Marie-Léonie Paradis, l’A. nous offre un autre entretien chaleureux et instructif avec une « amie de Dieu ».

Brillante pianiste, Dina Bélanger, renonce à une carrière prometteuse pour entrer au couvent des Religieuses de Jésus-Marie à Québec. Jeune religieuse du début du XX^e siècle (1897-1929), elle n’est pas sans rappeler quelqu’un : entrée toute jeune au couvent, elle y fit un chemin spirituel extraordinaire en moins de dix ans, qu’elle nota dans des cahiers, avant de mourir en promettant qu’elle ferait du bien sur la terre.

Elle expérimente l’union mystique avec la Trinité par le cœur eucharistique de Jésus. Béatifiée par saint Jean-Paul II en 1993, elle laisse à l’Église et au monde un héritage spirituel d’une richesse exceptionnelle.

Si vous avez pensé à Thérèse de Lisieux, vous avez d’autant plus raison que Dina l’avait lue, relue, pour devenir une magnifique disciple de la petite voie. Jacques Gauthier nous propose ici non une biographie classique de Dina, mais une véritable interview. Il lui pose de pertinentes questions, auxquelles les écrits de la jeune sainte répondent, nous permettant ainsi de vivre une véritable rencontre avec cette lumineuse petite sœur, qui promet avant de mourir : « Au ciel, je donnerai de la joie. »

Hélène Mongin, Emmanuel, Paris

20/1-21 Jean-Claude LAVIGNE, *Le moment contemplatif. La mystique pour tous*, Paris, Cerf, 2019, 244 p.

Quand on marche dans les montagnes, pourquoi a-t-on l’impression de toucher le Ciel ? Pourquoi un paysage peut-il nous éblouir parfois jusqu’aux larmes ? Et si la contemplation de la beauté était la source d’une joie spirituelle ? Celle qui permet de mieux percevoir le visage de Dieu.

La forêt, la mer, les collines d’une campagne ou les dunes du désert peuvent bouleverser, émouvoir et émerveiller. Saint Bernard écrivait : « Tu trouveras dans les forêts plus que dans les livres. Les arbres et les rochers t’enseigneront les choses qu’aucun maître ne te dira. » Cette émotion provoquée par une expérience esthétique, peut nous conduire dans un « sans limite » et un « infini » qui est en nous. Qu’il s’agisse de la beauté de la mer, de la voûte des étoiles un

soir d'été, du sommet des montagnes ou de l'immensité d'une forêt... Elle nous inspire et nous appelle.

Elle nous amène à nous élever tout en nous permettant d'aller au plus profond de nous-mêmes, comme le décrit Jean-Claude Lavigne, dominicain, dans son nouvel ouvrage, un guide pratique de spiritualité *Le moment contemplatif*. Pour lui, il existe des « expériences intérieures fortes qui nous éblouissent car elles permettent de toucher la beauté. Même si cette rencontre avec la beauté n'est pas en soi mystique et qu'elle peut être vécue en dehors de la foi en Dieu, elle peut nous offrir une première approche de la vie spirituelle. Comme souligne Jean-Claude Lavigne, elle nous suggère une dimension qui va au-delà de la réalité matérielle ». Les frissons qui nous traversent en ces moments intenses, les émotions qui nous portent parfois aux larmes, ce sont des signes que tout, dans notre humanité, n'est pas réductible à ce que nous appelons « le réel ».

La profonde expérience du beau nous emporte vers la beauté du Créateur. Pour Hans Urs von Balthasar, grand théologien du XX^e siècle, l'une des manières d'appréhender l'amour infini de Dieu pour les hommes se fait dans l'expérience de la beauté et de l'éblouissement devant ce miracle qui engendre un véritable émerveillement. C'est ce pont entre la beauté, la bonté et la vérité qui nous fait découvrir le visage de Dieu. Pour lui, la beauté nous approche de Celui qui est à l'origine du beau. Elle nous oriente vers Lui.

Fiodor Dostoïevski, l'un des plus grands écrivains russes, l'esquisse à merveille dans une célèbre formule prononcée par le Prince Mychkine, le personnage central de *L'Idiot* : « La beauté sauvera le monde. » C'est évident, il ne s'agit pas de n'importe quelle beauté : c'est celle du Christ à laquelle pense Dostoïevski. « En éliminant le Christ, vous éliminez de l'humanité l'idéal de la beauté et du bien, vous le rendez inaccessible. Car le Christ est venu exactement pour cela : pour que l'humanité sache et reconnaisse qu'un esprit humain véritable peut apparaître dans cet éclat céleste, en fait, et dans sa chair, pas seulement en rêve ou dans l'idéal – que c'est naturel et possible », poursuit la réflexion méditative de l'écrivain dans *Les Frères Karamazov*.

Regarder la beauté du monde est une manière d'atteindre le moment contemplatif. Ceux qui sont les heureux bénéficiaires de ce cadeau de Dieu peuvent alors plonger dans l'émerveillement. La beauté tourne notre cœur vers Dieu. Elle nous laisse ainsi apercevoir Son visage. Enfin, elle suscite en nous une telle joie qui nous pousse parfois à chanter ou à danser ! C'est de cette joie profonde que les mystiques parlent. De l'expérience de la découverte de la présence de Dieu. Celle qui donne goût à la vie. Celle qui illumine le quotidien, tellement essentielle pour entrer en vie spirituelle.

Marzena Devoud, Aleteia, Paris.

20/1-22 Frédéric LIBAUD, *Remplir l'éternité. La sainteté à l'école de John Henry Newman*, Le Coudray-Macouard, Saint-Léger éditions, 2019, 289 p.

La conversion de Newman (1801-1890) à l'Église romaine (1845) a été un séisme dont les secousses se sont propagées auprès de nombreux intellectuels

anglicans (dont par exemple G.K. Chesterton) et longtemps après sa mort, au XX^e siècle, pendant le concile Vatican II et au cœur du mouvement œcuménique. Encore aujourd'hui la sincérité de Newman est régulièrement mise en cause, comme est critiquée son infidélité à l'Église anglicane.

Newman, le converti, le critique de la « *broad church* » (le courant latitudinaire dans l'Église anglicane), l'apologue de l'*Apologia pro vita sua*, le polémiste fustigeant les corruptions de la société victorienne, le philosophe de la réconciliation de la raison avec la foi, l'universitaire, l'historien de la patristique, le chantre de l'hymne « *Lead, kindly light* », qu'un soliste chantera encore sur le Titanic en train de couler – la vie de cet immense personnage aurait bien mérité une esquisse dans le livre présent, à l'attention des lecteurs peut-être ignorants de sa richesse et de ses controverses.

Ce n'est pas le propos de l'A., qui analyse l'appel à la conversion intérieure, tel qu'il émane des sermons anglicans de Newman. Le titre tiré d'un de ces sermons étonne à première vue. Se remplir d'éternité ? Non, c'est plus physique, il s'agit de « remplir l'éternité divine d'une multitude de saints » (p. 9). Le chapitre II « Vivre en tension entre le visible et l'invisible » l'explique : le monde invisible existe, il est même plus réel, plus réaliste que le monde visible, il est en plus accessible, il est peuplé. Nous en sommes séparés par un écran. « Nous supplions que vienne la disparition du monde visible, dans notre ardent désir de voir l'invisible » (p. 83). « La vie est courte, la mort est certaine ; le monde à venir est éternel » (p. 95). Pour Newman, le monde invisible est plus réel justement parce qu'invisible, et le rapport au Christ lui-même est devenu plus réel que celui qu'avaient les Apôtres aux jours de sa présence physique (cf. p. 118). Il faut passer de l'autre côté du voile du réel pour accéder à l'invisible et devenir saint.

L'A. note que Newman en préparant l'édition de ses sermons a lui-même placé le thème de la sainteté chrétienne avant tout le reste, en changeant la chronologie de ses sermons. Le chrétien est un perpétuel pèlerin sur son chemin de sainteté – une sainteté donnée par l'Esprit demeurant en nous, et appelée à grandir en nous. En des termes quasi calvinistes, Newman se souvient de sa première conversion à l'âge de 15 ans (1816), quand il avait pris conscience de l'existence de Dieu et concomitamment de sa propre existence : « Je crus que la conversion intérieure dont j'étais conscient (à présent encore, j'en suis plus certain que d'avoir des pieds et des mains) continuerait dans la vie future, et que j'étais prédestiné à la gloire éternelle. [...] (Cette conversion) concentra toutes mes pensées sur les deux êtres – et les deux êtres seulement – dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi-même et mon créateur » (p. 36). Cette conversion, aussi radicale soit-elle, doit néanmoins toujours évoluer : c'est une sortie progressive, une « extase » provoquée par la rencontre du Christ, et une purification de tout ce qui entrave le développement de la vie de la grâce (cf. p. 65).

Après « La sainteté selon Newman » (chapitre I) et le chapitre (II) qui parle de l'existence du monde invisible, trois chapitres sont consacrés au combat spirituel (III), à l'obéissance (IV) et à la prière (V), émaillés de nombreuses citations.

Les exégèses superbes de l'A. – toujours accompagnées de citations en anglais en bas de page – ne doivent pas faire oublier que les sources ici sont toujours les sermons de Newman, par définition de caractère spirituel. Il ne traite donc pas de son œuvre intellectuelle dans son ensemble.

Léonard Appel, Bruxelles

20/1-23 Martial PYTHON, *La vie mystique de Marguerite Bays, stigmatisée suisse (Spiritualité)*, Les Plans sur Bex, Parole et Silence, 2011, 176 p.

La Suisse Marguerite Bays a été canonisée, le dimanche 13 octobre 2019 à Rome, par le pape François. Couturière, laïque appartenant au Tiers-Ordre de saint François d'Assise au XIX^e siècle, guérie miraculeusement d'un cancer, stigmatisée, elle était une véritable mystique du quotidien. Décryptage avec l'abbé Martial Python, curé de Romont (Suisse) et biographe de la sainte.

« Marguerite Bays était une humble laïque, dont la vie était cachée avec le Christ en Dieu. Il s'agit d'une femme toute simple, avec une vie ordinaire, en qui chacun de nous peut se retrouver. » Ces paroles de Jean-Paul II, prononcées le 29 octobre 1995 à l'occasion de la béatification de Marguerite Bays, résonnent de façon encore plus saisissante à l'occasion de la canonisation de la bienheureuse fribourgeoise. Une sainte à part dans le même sillage de lumière que saint François d'Assise.

Née le 8 septembre 1815 à la Pierra, dans la campagne fribourgeoise, en Suisse, Marguerite est la deuxième d'une fratrie de sept enfants, issue d'une modeste famille d'agriculteurs. Vive et enjouée, elle a cependant déjà un attrait pour la prière dans la solitude et le silence. Ses proches pensent qu'elle entrera au couvent mais ce ne sera pas le cas : elle vivra de son métier de couturière. Engagée dans les différents mouvements de la paroisse, elle s'occupe de nombreux enfants notamment en leur confectionnant des habits et en les emmenant à la chapelle de Notre-Dame du Bois. Et, en vraie disciple de saint François, elle entre très vite dans le Tiers-Ordre franciscain de Romont.

Atteinte d'un cancer des intestins à l'âge de 39 ans, Marguerite fait l'expérience du salut : elle est miraculeusement guérie le 8 décembre 1854, jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Au retour de la messe, sa famille, la pensant mourante, la retrouve en train de préparer le déjeuner... Peu de temps après, Marguerite reçoit des stigmates qu'elle portera jusqu'à sa mort. Chaque vendredi, elle entre en extase, au cours de laquelle elle revit la Passion du Christ. Mais cette vie mystique intense reste un secret entre Marguerite et le Seigneur. « Les stigmatisés sont assez rares, environ une vingtaine parmi tous les saints », commente l'abbé Martial Python. « Ils ont tellement aimé la charité qu'ils sont devenus le miroir du Christ, le sceau de l'émoi de Dieu. Ce sont les géants de la sainteté. »

Discrète sur son expérience mystique, elle confie que l'union à Dieu passe par la prière et en même temps à travers chaque frère qu'elle rencontre. Le frère est en fait comme un sacrement : dans chacun, surtout le plus faible, il y a la présence de Dieu. Pour Marguerite Bays, être chrétien c'est « passer de l'Évangile à la vie

et de la vie à l'Évangile », explique son biographe. « C'est prendre l'Évangile comme une règle de vie. Traduire en geste humain l'être même de Dieu. »

Marguerite Bays aime les longues marches. Celles qui nous déposent de nous-mêmes, pour nous mettre en présence de Dieu. Comme saint François d'Assise, elle contemple l'invisible à travers le visible. La beauté de la création est un signe de la présence de Dieu. Le chant du pinson l'émeut jusqu'aux larmes, comme elle peut être bouleversée en admirant les fleurs. « Pour Marguerite la création est la perfection même du Christ en tant que vrai Dieu et en tant que vrai homme », souligne l'abbé Python. Christocentrique, la future sainte est en permanente relation avec Jésus, à commencer par la messe chaque matin. Pour elle, le quotidien doit être coloré tous les jours par la présence divine. Et les témoins de l'époque affirment que lorsqu'ils la rencontraient, c'est comme s'ils touchaient Dieu.

Marzena Devoud, Aleteia, Paris

20/1-24 Rainer Maria RILKE, *Le Livre de la vie monastique*, édition bilingue traduite de l'allemand et présentée par Gérard Pfister (*Les Carnets spirituels 105*), Paris-Orbey, Arfuyen, 2019, 200 p.

René Karl Wilhelm Johann Josef Maria Rilke naît à Prague en 1875. Après une carrière d'officier, son père a trouvé en 1865 un modeste emploi dans les chemins de fer. Ses parents se séparent en 1885. Sa mère, Phia, s'installe à Vienne. Rilke sera marqué par ses rapports difficiles avec elle. Après cinq années d'école militaire, il entreprend des études de commerce, puis de droit. En 1896, il quitte Prague pour Munich. Il y rencontre Lou Andreas-Salomé et l'accompagne en Russie en 1899 et 1900. De retour de Russie, Rilke fait la connaissance de Clara Westhoff, sculpteur, qu'il épouse en 1901. Il devient secrétaire de Rodin et se lie avec le poète belge Verhaeren, qui exercera sur lui une influence durable. Dons et versements de ses éditeurs allemands lui permettent bientôt de s'installer à Paris dans de meilleures conditions. Il fait bientôt la connaissance de la princesse de Tour et Taxis, qui devient sa protectrice. Au château de Muzot, durant l'hiver 1921-1922, il termine ses *Élégies de Duino* ainsi que les *Sonnets à Orphée*. De janvier à août 1925, il séjourne à nouveau à Paris. Il meurt de leucémie le 29 décembre 1926.

Le Livre de la vie monastique (*Das Buch vom monchischen Leben*) a été écrit en 1899 au retour de son premier voyage en Russie (avril-juin 1899) avec Lou Andreas-Salomé, à qui il est dédié. Il constitue la première partie du *Livre d'heures* publié en 1905. Lou Andreas-Salomé en conservait le manuscrit original qui sera publié en fac-similé en 1936 : y figurent à côté des poèmes de précieux commentaires sur les lieux, les circonstances et l'état d'esprit dans lesquels ils ont été écrits par le « moine » réputé en être l'auteur. Ils sont reproduits ici pour la première fois dans les deux langues avec les poèmes. Écrit dans des circonstances exceptionnelles, ce texte est une des œuvres les plus fortes, les plus « nietzschéennes » de Rilke. Etty Hillesum ne s'y est pas trompée, qui cite ce texte plus abondamment qu'aucun autre dans les pages de son *Journal*.

Les éditions Arfuyen n'ont cessé d'explorer le rapport entre poésie et spiritualité chez Rilke. Rapport fondateur qui donne à cette œuvre une dimension exceptionnellement forte dans l'ensemble de la littérature du XX^e siècle. *Le Livre de la vie monastique* est constitué de 67 poèmes qui sont en fait des prières. Peu et souvent mal traduit en français (car très difficile à rendre), il reste à découvrir par le public francophone. C'est sans doute le texte le plus « mystique » de Rilke, mais d'une mystique où se mêlent étrangement l'encens des monastères russes avec les audaces du *Zarathoustra* de Nietzsche.

L'œuvre de Rilke n'a cessé d'accompagner les éditions Arfuyen depuis leur création. De Rilke, elles ont publié six ouvrages, souvent réédités : *Le Vent du retour*, trad. Claude Vigée (1989, rééd. 2005) ; *La Vie de Marie*, trad. Claire Lucques (1989, rééd. 1992 et 2013) ; *L'Amour de Madeleine* (1992, rééd. 2000 et 2015) ; *Le Livre de la Pauvreté et de la Mort*, trad. Jacques Legrand (1997, rééd. 2016) ; *Donnez-nous des maîtres qui célèbrent l'Ici-Bas* (2006), enfin *Ainsi parlait Rainer Maria Rilke*, trad. Gérard Pfister (2018).

Jacques Pineault, ocsco, Scourmont